

C'est en hiver que
les jours rallongent

Joseph Bialot

C'est en hiver que les jours rallongent

récit


la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-021-1
Première publication aux Éditions du Seuil, 2002

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Question posée à un déporté rescapé qui devint rabbin après trois ans de camp : « *Où était Dieu à Auschwitz?* »

Réponse : « *Où était l'homme?* »

À Gérard, à Gilles et à toute ma famille

Un soir, il y a quelques années de cela, je feuilletais un bouquin en attendant l'heure des infos à la télévision.

Son coupé, je jetais par intermittence un coup d'œil sur le téléviseur.

Sans préavis, une image capte mon attention. Une photo de barbelés encadrant un ensemble de bâtisses en briques, d'arbres, de miradors. Pas de doute, le décor incrusté sur l'écran est celui d'un Lager, d'un camp. Plus précisément : Auschwitz. Le camp central, Auschwitz I. Mon lieu de séjour en 1944.

J'ignorais que, ce soir-là, FR3 passait *La mort est mon métier* ; le film tiré de l'ouvrage de Robert Merle.

Mais un détail m'impressionne, m'intrigue, les arbres !

– Où ont-ils donc tourné ? Ces arbres n'existaient pas à Auschwitz I.

Éclair. Mémoire idiote. Il y avait des arbres au camp. Ils venaient d'être plantés, de jeunes arbustes encore soutenus par leurs tuteurs. Et, plus de quarante après, ils étaient montés à l'assaut du ciel.

Le lendemain, encore étonné de ma découverte, j'en fais part au téléphone à une amie, une ancienne de Bergen-Belsen, Isa C. Sa réponse arrive d'un jet.

– Que veux-tu, les arbres ont poussé après notre mort.

On ne compte plus les récits sur la déportation. Ils se sont accumulés.

En vain. Tout le monde écoute, personne n'entend. Peut-être l'horreur ne peut-elle s'écrire qu'avec des hiéroglyphes non encore décryptés à ce jour.

Malgré tout leur talent, les quatre auteurs qui

ont le plus fidèlement rendu compte de ce magma infernal, David Rousset, Robert Antelme, Primo Levi, et André Lacaze sous une forme plus légère, n'ont fait que décrire la partie visible de l'iceberg. Il semble impossible d'aller au-delà, sauf à prendre le risque de délirer.

Il y a, dans l'histoire des camps, « quelque chose », présent chez les survivants, qui ne peut être ni défini ni décrit en termes humains. La mort vécue ne peut pas se raconter, pas plus qu'on ne peut regarder le soleil en face ou rester indéfiniment sous l'eau. Auschwitz ne peut pas être « mis en mots », ni en images, ni en sons.

La Dernière Étape, film polonais, première tentative de raconter le Lager, n'était qu'un salmigondis propagandiste issu du stalinisme.

La Liste de Schindler ne montrait que de la déportation mélo à la Hollywood et ne valait que par l'extraordinaire séquence de l'arrivée du train à Auschwitz. Encore que rien ne puisse rendre compte de l'effroyable odeur de l'angoisse sécrétée par des humains vivants en voie de décomposition. Un « objectif » n'est pas fait pour ça.

Dans *La vie est belle*, Roberto Benigni ne s'en sortait que grâce à l'artifice du conte substitué au réel.

Art Spiegelman, lui, a utilisé la technique de la BD dans *Maus*. Quant à Claude Lanzmann, dans son remarquable *Shoah*, il a été obligé de passer par la périphérie, en faisant parler des témoins. Il a réalisé en quelque sorte un film sans images.

Alain Resnais, dans *Nuit et Brouillard*, ne dévoilait que les conséquences physiques de l'extermination, jamais le quotidien qui a conduit à « Ça ». Idem pour ce correspondant de guerre auprès des Alliés, réalisateur d'un étonnant document sur la libération de Bergen-Belsen, entièrement tourné dans un plan-séquence bouleversant.

La caméra voit, elle ne ressent pas. Elle ne peut pas montrer le gouffre qui s'ouvre en chaque individu lorsque, lucide, il commence à vivre son propre deuil. Ce n'est pas la peur de la mort qui est en cause, mais la « chose » indescriptible, l'instant indicible où s'effondrent toutes les structures morales, religieuses ou autres que chacun a construites durant son existence. C'est l'écrou-

lement de son vécu qu'il est impossible de traduire, ce moment où chaque déporté plonge dans...
QUOI?

Malgré tout, comme d'autres, j'ai tenté de l'évoquer partiellement, en le romançant, dans *La Gare sans nom*¹ ou *La Nuit du souvenir*². Hélas, l'imaginaire est déformant. C'est brut, au premier degré, au niveau du coup de poing dans la gueule, sans chercher d'explications, qu'il faut essayer de rendre présent ce qui ne peut être regardé, de montrer ce qui est impossible à dire.

À Auschwitz, chaque individu perdait brutalement tout le vernis « civilisateur » accumulé sur lui depuis des millénaires et résumait, à lui seul, toute l'histoire de l'espèce depuis l'apparition du premier homme sur la terre. Au camp, chaque petit bonhomme se présentait nu sous un microscope géant, dévoilant, grossies un million de fois, la bassesse et la grandeur contenues dans l'être humain. Se côtoyaient la lâcheté et l'héroïsme,

1. Paris. Éd. du Seuil, 1998.

2. Paris, Gallimard, « Série noire », 1990.

le courage inconscient et la peur abjecte, ou encore la violence du truand et la sainteté de Mala la Belge, condamnée à la pendaison pour s'être évadée et qui, la corde au cou, dans un dernier sursaut, s'ouvrit les veines devant tout le camp rassemblé, gifla et barbouilla de sang le visage du chef de camp SS, le *Lagerführer*.

Sans compter des actes inimaginables comme le « NON » prononcé par un anonyme français refusant de « sélectionner » ses compagnons à la place du SS, ou le geste de ce compagnon de chaîne qui, ayant trouvé une planque, « acheta » un paquet de biscuits pour les distribuer, un certain jour de l'An 1945, à ses copains de convoi hospitalisés.

Sans oublier non plus la solidarité organisée par les communistes, la passive résignation héroïque des religieux, le combat incessant des politiques, poignée de triangles rouges, dans l'administration, pour essayer d'« adoucir » la vie quotidienne, la lutte de certains médecins pour atténuer la souffrance, le cas, non isolé, du père d'une de mes amies se jetant sur les barbelés électrifiés par peur de craquer moralement, les femmes de Birkenau,

filles de toute l'Europe, qui ont fait preuve entre elles d'un altruisme inconnu chez les hommes, et l'imagination de cet enfant de neuf ans que j'ai nommé ici Yanek. Au Lager, tout était possible, même le plus invraisemblable. Oui, Auschwitz a aussi été tout cela, une invraisemblable vérité.

Quelques années ont passé mais je n'ai jamais oublié les mots d'Isa C.

Et m'est venue l'envie de témoigner, tout simplement, comme ça vient, comme tout revient, en vrac, les visages, les lieux, les mots, les odeurs, les goûts et les dégoûts, de parler des camps comme on vide son sac, chez un analyste, par simples associations d'idées, de dire la vie, ou plutôt le temps de la mort vécue et les jours qui ont suivi...

Ça me reprend chaque hiver. Chaque mois de janvier, je revis l'histoire insensée de la libération d'Auschwitz, car c'est sous le couvercle neigeux qui rendait le camp immaculé, le samedi 27 janvier 1945, aux environs de midi, sous un soleil printanier malgré le froid de glace qui avait gelé la Zola, un affluent de la Vistule qui bordait le camp, que les

C'EST EN HIVER QUE LES JOURS RALLONGENT

jours ont recommencé à rallonger pour moi
et le petit groupe de cadavres en sursis restés là
par hasard.

Joseph Bialot, Paris, 2001.

« Ne me secouez pas, je suis plein de larmes. »

HENRI CALET, *Peau d'ours*.